Dictée du 4 mars 2019. Extrait de « Du côté de chez Swann » (Marcel Proust.

Ma seule consolation …

Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. Quelquefois quand, après m'avoir embrassé, elle ouvrait la porte pour partir, je voulais la rappeler, lui dire « embrasse-moi une fois encore », mais je savais qu'aussitôt elle aurait son visage fâché, car la concession qu'elle faisait à ma tristesse et à mon agitation en montant m'embrasser, en m'apportant ce baiser de paix, agaçait mon père qui trouvait ces rites absurdes, et elle eût voulu tâcher de m'en faire perdre le besoin, l'habitude, bien loin de me laisser prendre celle de lui demander, quand elle était déjà sur le pas de la porte, un baiser de plus. Or la voir fâchée détruisait tout le calme qu'elle m'avait apporté un instant avant, quand elle avait penché vers mon lit sa figure aimante, et me l'avait tendue comme une hostie pour une communion de paix où mes lèvres puiseraient sa présence réelle et le pouvoir de m'endormir. Mais ces soirs -là, où maman en somme restait si peu de temps dans ma chambre, étaient doux encore en comparaison de ceux où il y avait du monde à dîner et où, à cause de cela, elle ne montait pas me dire bonsoir. Le monde se bornait habituellement à M. Swann, qui, en dehors de quelques étrangers de passage, était à peu près la seule personne qui vînt chez nous à Combray, quelquefois pour dîner en voisin (plus rarement depuis qu'il avait fait ce mauvais mariage, parce que mes parents ne voulaient pas recevoir sa femme), quelquefois après le dîner, à l'improviste. Les soirs où, assis devant la maison sous le grand marronnier, autour de la table de fer, nous entendions au bout du jardin, non pas le grelot profus et criard qui arrosait, qui étourdissait au passage de son bruit ferrugineux, intarissable et glacé, toute personne de la maison qui le déclenchait en entrant « sans sonner », mais le double tintement timide, ovale et doré de la clochette pour les étrangers, tout le monde aussitôt se demandait : « Une visite, qui cela peut-il être ? » mais on savait bien que cela ne pouvait être que M. Swann ; ma grand-tante parlant à haute voix, pour prêcher d'exemple, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre naturel, disait de ne pas chuchoter ainsi ; que rien n'est plus désobligeant pour une personne qui arrive et à qui cela fait croire qu'on est en train de dire des choses qu'elle ne doit pas entendre ; on envoyait en éclaireur ma grand-mère, toujours heureuse d'avoir un prétexte pour faire un tour de jardin de plus, et qui en profitait pour arracher subrepticement au passage quelques tuteurs de rosiers * afin de rendre aux roses un peu de naturel, comme une mère qui, pour les faire bouffer, passe la main dans les cheveux de son fils que le coiffeur a trop aplatis.

Nous restions tous suspendus aux nouvelles que ma grand'mère allait nous apporter de l'ennemi, comme si on avait pu hésiter entre un grand nombre possible d'assaillants, et bientôt après mon grand-père disait : « Je reconnais la voix de Swann. » On ne le reconnaissait en effet qu'à la voix, on distinguait mal son visage au nez busqué, aux yeux verts, sous un haut front entouré de cheveux blonds presque roux, coiffés à la Bressant, parce que nous gardions le moins de lumière possible au jardin pour ne pas attirer les moustiques et j'allais, sans en avoir l'air, dire qu'on apportât les sirops ; ma grand'mère attachait beaucoup d'importance, trouvant cela plus aimable, à ce qu'ils n'eussent pas l'air de figurer d'une façon exceptionnelle, et pour les visites seulement. M. Swann, quoique beaucoup plus jeune que lui, était très lié avec mon grand-père qui avait été un des meilleurs amis de son père, homme excellent mais singulier, chez qui, paraît-il, un rien suffisait parfois pour interrompre les élans du cœur, changer le cours de la pensée (…)

[J'entendais plusieurs fois par an mon grand-père raconter à table des anecdotes toujours les mêmes sur l'attitude qu'avait eue M. Swann le père, à la mort de sa femme qu'il avait veillée jour et nuit. Mon grand-père qui ne l'avait pas vu depuis longtemps était accouru auprès de lui dans la propriété que les Swann possédaient aux environs de Combray, et

avait réussi, pour qu'il n'assistât pas à la mise en bière, à lui faire quitter un moment, tout en pleurs, la chambre mortuaire. Ils firent quelques pas dans le parc où il y avait un peu de soleil. Tout d'un coup, M. Swann prenant mon grand-père par le bras, s'était écrié : « Ah ! mon vieil ami, quel bonheur de se promener ensemble par ce beau temps. Vous ne trouvez pas ça joli tous ces arbres, ces aubépines et mon étang dont vous ne m'avez jamais félicité ? Vous avez l'air comme un bonnet de nuit. Sentez-vous ce petit vent ? Ah ! on a beau dire, la vie a du bon tout de même, mon cher Amédée ! » Brusquement le souvenir de sa femme morte lui revint, et trouvant sans doute trop compliqué de chercher comment il avait pu à un pareil moment se laisser aller à un mouvement de joie, il se contenta, par un geste qui lui était familier chaque fois qu'une question ardue se présentait à son esprit, de passer la main sur son front, d'essuyer ses yeux et les verres de son lorgnon. Il ne put pourtant pas se consoler de la mort de sa femme, mais pendant les deux années qu'il lui survécut, il disait à mon grand-père : « C'est drôle, je pense très souvent à ma pauvre femme, mais je ne peux y penser beaucoup à la fois. » « Souvent, mais peu à la fois, comme le pauvre père Swann », était devenu une des phrases favorites de mon grand-père qui la prononçait à propos des choses les plus différentes. Il m'aurait paru que ce père de Swann était un monstre, si mon grand-père que je considérais comme meilleur juge et dont la sentence, faisant jurisprudence pour moi, m'a souvent servi dans la suite à absoudre des fautes que j'aurais été enclin à condamner, ne s'était récrié : « Mais comment ? c'était un cœur d'or ! »]

Du Côté de Chez Swann A la recherche du temps perdu (Marcel Proust I : Combray

***** : quelque tuteur de rosier : n'importe quel tuteur d'un rosier
Rien n'est plus désagréable : négation complète ➔ « n' » obligatoire

- **Emplois des modes et des temps dans ce texte :**
  - **Conditionnel : il correspond à l'imparfait ➔ concordance des temps (fiche) (futur dans l'imparfait)**
  - **Impératif :** il sert à donner un ordre
  - **Subjonctif :**
- **Les participes passés :**
- **Grand-mère :** Grand vient en effet du latin « grandis » qui garde la même forme au masculin et au féminin. Les avis sont unanimes : on écrit : des grands-pères. En revanche, les avis sont partagés pour le pluriel de grand-mère. … Le Petit Robert est très clair, le mot fait son pluriel avec deux « s ».
- **Fiche : Trait d'union et apostrophe**
- Proust nous livre une indication, toujours dans Du côté de chez Swann sur le haut du crâne de l'ami de la famille du Héros à Combray : « un haut front entouré de cheveux blonds presque roux, **coiffés à la Bressant ».**
  La précision est précieuse. Prosper Bressant (1815-1886) Jean-Baptiste Prospère Bressant dit Prosper Bressant, né à Chalon-sur-Saône le 24 octobre … Il est comédien, sociétaire de la Comédie française à partir de 1854, où il joue souvent les amoureux. Il se retire à soixante ans. Il introduit une nouvelle coupe de cheveux, en brosse sur le devant et longs derrière. On parle alors de coiffe « à la Bressant ».

L'œuvre :

"Du côté de chez Swann" de Marcel Proust

Du côté de chez Swann est la première partie du roman "**À la recherche du temps perdu".** Il est séparé en trois parties : " Combray ", " Un amour de Swann " et " Noms de pays : le Nom ". L'histoire est racontée à la première personne (sauf pour " Un amour de Swann ") par un narrateur qui n'est pas Proust, mais qui lui ressemble en plusieurs points.

- Le livre débute avec la partie " Combray ", du nom du village d'enfance du narrateur Marcel. Toute cette partie se déroule en fait en une nuit, alors que la narrateur se couche et se remémore des souvenirs. Il pense à son enfance, aux visites de M. Swann, à Mlle Vinteuil et la duchesse de Guermantes. Il fait plusieurs descriptions de ses souvenirs à l'époque où il vivait à Combray. La section se termine au réveil du narrateur, après l'évocation de ses souvenirs. La deuxième partie, " Un amour de Swann ", raconte plutôt l'histoire de Swann, bien avant sa rencontre avec le narrateur à Combray. Swann tombe alors amoureux d'Odette, mais abandonne cet amour suite à une crise de jalousie. Finalement, la troisième partie, " Noms de pays : le Nom ", raconte l'adolescence du narrateur à Paris et son amour avec Gilberte Swann.

Problématiques posées et pistes d'analyse :

- Le temps perdu : Le temps perdu est en fait le temps qu'on a perdu pour quelque chose et le temps qu'on perd par son souvenir. On cherche sans cesse à retrouver ce temps. Il y a un lien étroit entre les phrases interminables de Proust et la recherche du temps perdu. En effet, la phrase semble interminable, comme le temps, mais elle finit par se terminer. La phrase elle-même est donc une attente, de même que le temps. C'est en attendant la fin d'un temps qu'on le perd.

- Si **Combray** est le nom d'une commune française en Calvados, il s'agit également du nom d'un village imaginaire du roman de Marcel Proust À la recherche du temps perdu. Le paysage s'inspire fortement du village de son enfance. Illiers est une commune située en Eure-et-Loir rebaptisée Illiers-Combray en l'honneur de l'écrivain.

- **"À la recherche du temps perdu"** est une sorte de théâtre social où se mêlent réflexions sentimentales et mémoire affective. Marcel Proust est l'un des premiers grands romanciers européens à traiter le thème de l'homosexualité dans ses œuvres. À travers les descriptions des salons parisiens, souvent accompagnées d'une pointe d'ironie, il peint le tableau de son époque en s'inspirant très souvent pour ses personnages de personnes réelles. L'écriture proustienne se caractérise par de longues phrases qui cherchent sans cesse à atteindre une réalité qui semble s'échapper.

L'auteur : Marcel PROUST (1871-1922)

Marcel Proust est un écrivain français, célèbre pour son œuvre en sept tomes "**À la recherche du temps perdu".** Né dans une famille aisée, il grandit avec des troubles respiratoires. Très jeune, il côtoie écrivains et autres artistes dans les salons aristocratiques, ce qui éveille en lui un grand intérêt pour l'écriture

1871-1890 : Marcel Proust est né à Paris le 10 juillet 1871 dans le seizième arrondissement. Son père, Adrien Proust, est professeur agrégé de médecine, issu de la petite bourgeoisie catholique provinciale, fils d'un commerçant qui tenait une épicerie-mercerie à Illiers (Eure-et-Loir). Sa mère, Jeanne Weil, est la fille d'un riche agent de change d'origine juive alsacienne. Il y a donc loin entre les demeures parisiennes spacieuses et cossues de la famille Weil et la modeste maison natale du docteur Proust à Illiers.
L'enfant est baptisé à l'église Saint-Louis-d'Antin à Paris. Catéchisme et première communion suivront mais ne laisseront pas chez Marcel d'empreinte religieuse ; ses parents ont toujours évité d'aborder en famille les questions de croyance et l'enfant en gardera une indifférence apparente. Marcel Proust est un enfant chétif, sensible et il souffre des bronches. Il adore sa mère et dès son jeune âge se montre très sociable.
Ambitieux, le Docteur Proust travaille beaucoup. Il cultive de nombreuses relations avec des personnes pouvant être utiles à sa carrière mais sa femme n'apprécie pas la vie mondaine et préfère rester seule avec les enfants. De plus, elle souffre beaucoup des nombreuses infidélités de son mari. C'est un homme majestueux et rempli de son importance. Il semble tout dominer dans la maison, mais en réalité c'est sa femme qui manœuvre avec finesse pour exercer le pouvoir. Pendant les fréquentes absences de son mari, c'est elle qui détient seule l'autorité mais Marcel comprend vite ce que cette autorité comporte de faiblesse. Comment se montrer sévère et inflexible à l'égard d'un enfant à la santé aussi fragile et qui donne des signes d'une intelligence et d'une sensibilité précoces ?
Très tôt, Marcel concentre son amour sur sa mère, avec plus de force encore après la naissance d'un frère cadet, Robert, en 1873, un rival à évincer pour rester l'unique bénéficiaire de l'amour maternel. Les rapports de Marcel avec son jeune frère seront affectueux, mais jamais intimes. Marcel sera définitivement pour sa mère « mon petit loup » alors que Robert, plus jeune, restera toujours « mon autre loup ». En fait, Marcel n'a jamais accepté son frère, aussi l'a -t-il totalement gommé dans La Recherche.
Un jour, vers l'âge de dix ans, il est pris d'une très grave crise d'asthme; une crise si violente que son père crut qu'il allait mourir. La crise finit heureusement par se calmer, mais l'asthme chronique va s'installer et le jeune garçon, contraint à de fréquents repos, aura tendance à se replier sur lui-même, développant des tendances à l'introspection.
En 1881, il entre au lycée Condorcet, où malgré sa santé fragile, il obtient de bons résultats. Après avoir redoublé sa seconde, il obtient son bac en 1889 et effectue son service militaire à Orléans.
Il a toujours été tourmenté par son homosexualité, un état qui était très mal accepté par la société de l'époque et, à plus forte raison, par le milieu bourgeois dont il est issu et qu'il fréquente.

1891-1908 : Il poursuit ensuite ses études à la faculté de droit et à l'Ecole libre des Sciences Politiques. Il commence à fréquenter les salons littéraires et collabore à la petite revue Le Banquet. Les textes qu'il donne à cette revue seront regroupés en 1896 sous le titre les Plaisirs et les Jours. **En 1894**, il passe ses vacances à Trouville et à Cabourg, région que l'on retrouvera dans la **Recherche du Temps Perdu**. **En 1895**, il se passionne pour l'affaire Dreyfus. C'est cette

année-là qu'il commence son roman Jean Santeuil, roman sur lequel il travaillera jusqu'en 1899 mais qu'il ne terminera jamais. Il paraîtra inachevé en 1952.
Il continue de fréquenter assidûment les salons littéraires et artistiques des Faubourg Saint-Germain et Saint-Honoré où il rencontre artistes et écrivains, ce qui lui vaut une réputation de dilettante mondain. Dans une série d'articles parus de 1900 à 1905, il décrit quelques-uns de ces salons dont celui de la princesse Mathilde dont il s'inspirera pour décrire les soirées de la princesse de Guermantes et de la princesse de Parme.
Durant l'été 1900, la famille Proust s'installe dans un nouvel appartement au 45 rue de Courcelles, rue huppée qui reflète mieux le haut rang professionnel atteint par le docteur Proust. Marcel continue de mener une vie oisive et facile que ses parents n''acceptent pas de bon cœur. Il ne cesse de réclamer de l'argent qu'il dépense aussitôt sans discernement.

En 1900, il fait avec sa mère un voyage à Venise. Son père meurt en 1903 et sa mère en 1905. Le deuil de sa mère l'affectera pendant plusieurs années, sa mort l'atteint comme un drame terrible aggravé par le remords de n'avoir pas été pour elle le fils qu'elle aurait souhaité et de ne pas lui avoir rendu l'amour qu'elle lui prodiguait.
En 1906, Marcel Proust s'installe Boulevard Haussmann, dans un appartement tapissé de liège et hermétiquement clos. Il échappe ainsi du même coup aux tentations d'un monde futile trop aimé et aux graminées tant redoutées.

1909-1914 : En 1909, Proust se consacre exclusivement à son œuvre. Il conçoit cet immense projet de faire revivre les jours enfuis dans un ouvrage intitulé A la recherche du temps perdu.
Il commence à rédiger la première partie, Du Côté de chez Swann. Il travaille la nuit, se repose le jour et reste enfermé chez lui. Quelques extraits paraissent dans le Figaro, mais ce premier volume (environ sept cents pages), prêt à être publié en 1912, ne trouve pas d'éditeur. Il sera notamment refusé chez Gallimard par André Gide qui se reprochera longtemps ce refus.
Finalement Marcel Proust fait paraître Du Côté de chez Swann, à compte d'auteur, chez Bernard Grasset en 1913. Il annonce aussi pour l'année suivante la suite : Du Côté des Guermantes et le Temps Retrouvé.

1914-1922 : En mai 1914, Marcel Proust vit un drame personnel en la mort accidentelle d'Alfred Agostinelli qui était son ami depuis 1907. Proust l'engage d'abord comme chauffeur et il devient en 1912 son secrétaire. Puis c'est la guerre qui empêche Proust de publier la suite de son premier volume comme il l'avait annoncé. En raison de son état de santé, Marcel Proust ne sera pas mobilisé. Il faut attendre 1919, pour que paraisse à la NRF, A l'ombre des Jeunes filles en fleurs, qui obtient cette année-là le **prix Goncourt.** Les 2 années suivantes, il publie successivement les tomes 1 et 2 du Coté des Guermantes ainsi que la première partie de Sodome et Gomorrhe. En avril 1922 paraissent la deuxième partie de Sodome et Gomorrhe.
Epuisé, Marcel Proust meurt d'une pneumonie le **18 novembre 1922**.

1923 Avant de s'éteindre, il a demandé à Jacques Rivière et à son frère Robert de publier le reste de son œuvre. La Prisonnière paraît en 1923, Albertine disparue en 1925 et le Temps retrouvé en 1927.